

L'UNION DES BAS-BLEUS

RÉDACTION

CAMÉLIA
ANITA
ANGÈLE
AGLAÉ
LUCRÈCE



Bureau de la Rédaction,
rue Lafond, 10.

Toutes les correspondances
relatives à ce journal seront
reçues avec reconnaissance
et publiées sans retouche.

(Affranchir)

Boîte dans l'allée.

Nous! le symbole de la timidité, nous voulons combattre et vaincre!

PARAISANT TOUS LES MARDIS.

DÉPOT CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

AUX LYONNAIS

Le succès du premier numéro a dépassé de beaucoup notre attente. Merci de votre bienveillance.

C'est précisément ce succès qui va nous attirer les fureurs jalouses de nos estimables confrères, qui commencent à passer de mode, il est vrai.

Avez-vous remarqué comme ils attaquent spontanément et à l'unisson les nouvelles publications? — chacun prêche pour son saint. Pourquoi, messieurs, repousser de votre giron des hommes plus jeunes que vous, sans doute, mais qui ont sur vous l'incontestable mérite de parler leur langue et d'employer l'esprit que dame nature vous a refusé: à publier de spirituelles nouveautés.

Chez vous les antipodes, la boue, le ruisseau sont répétés à chaque numéro et dans toutes les colonnes.

Que diable! si vous ne trouvez rien de plus neuf, adressez-vous à notre gérant, sans doute que pour conserver le prestige et la réputation

du journalisme; il vous fera l'aumône de quelques nouveautés littéraires.

Lyonnais, ralliez-vous à notre étendard, il sera victorieux. soyez-en sûrs. Le succès nous est assuré.

Le bon goût du public a déjà encouragé nos efforts pour nous tracer une route, non encore frayée, parmi les folliculaires.

Nous nous attendons à tout de leur part; mais, qu'ils ne l'oublient pas, leur agression ne leur attirera que le ridicule; nous sommes en mesure de leur répondre et de leur infliger la punition des écoliers en les coiffant d'un bonnet d'âne.

LA RÉDACTION.

NOTA. — Nous apprenons à l'instant la naissance du DRAPEAU DE BELLECOUR. cela nous porte un grand préjudice pour la vente de l'UNION DES BAS-BLEUS. parce qu'un de nos libraires est le commanditaire de cette publication; tant pis, bonne chance à cette nouvelle trinité.

THÉORIE D'UN FIGARO

La brasserie Georges est sans contredit un des plus vastes, sinon le plus bel établissement de ce genre. La

choucroute y est toujours excellente et la bière quelquefois.

Un des avantages du lieu, c'est que l'observateur peut y faire une curieuse étude de mœurs tout en vidant sa choppe.

Dernièrement, un dialogue du plus haut intérêt était établi entre deux garçons coiffeurs; on les reconnaît facilement à leur chevelure et à leur esprit.

Mon cher, disait l'un d'eux, tu en tiens pour cette petite Hortense, tu es *chouette*, ma foi. Je l'ai coiffée, moi, c'est presque tout du postiche, et puis, malgré l'eau de Bottot elle a une *respiration*... insupportable et bête, mon cher..., change-moi donc ça.

— Mais pourtant, insistait l'amoureux, elle est tranquille est douce comme un agneau.

— Ah! ouiche... ah! ah! oh la la!... *tu me la paieras*, joli agneau... Oui, de ceux qui vous pincement. Vois-tu Auguste (le miché s'appelait Auguste), c'est absolument comme un journal quand on en a vu la partie intéressante, il faut changer de numéro. La femme ça été créé pour nous; nous devons choisir, c'est naturel, et dans la vie de garçon, il ne faut pas s'attacher comme ça bêtement, ce n'est pas *tapé*.

— Mais elle m'aime cette fille!... elle a un véritable amour.

— Elle t'en donne peut-être la trente-troisième édition; *as-tu fini*, imite-moi donc, je papillonne et d'ailleurs tu verras cet hiver à la *retape* comme je suis *chognozof*.

Ce dernier mot m'a plu infiniment, mais le *change-moi-ça* de l'ami de Gustave est vraiment superbe.

Comment peut-on avilir la femme à ce point? Ne dirait-on pas que nous sommes une marchandise offerte à tous venants?... Entrez, messieurs, tout est à treize et à vingt-neuf; choisissez, ceci ne vous convient pas, changez-moi-ça.

Prenez cet objet, vous avez un porte-monnaie monture ciselée, peau magnifique. Ah! pardon, le ressort est cassé, changez-moi ça.

O! mœurs du XIX siècle, ce que Dieu a créé de plus pur, entouré du prestige de la beauté est souillé, indignement foulé aux pieds.

Nous nous relèverons.

ANGÈLE.

LES COCOTTES EN COLÈRE

REVUE SATYRIQUE.

La scène se passe un dimanche au fort de Montessuy. Le soleil, qui n'a plus guère de chaleur, éclaire un panorama des plus splendides et vraiment pittoresque.

Des groupes animés folâtraient sur le clair gazon et l'on peut préciser la nuance des culottes des deux sexes.

Le grivier de faction, en cet endroit, a tout l'air de prendre des vues photographiques contre les talus du fort, où des exercices de dislocations absorbent tous les rayons visuels de notre héros. La nuit s'approche... Camélia et Aglaé arrivent en ce moment. Deux jeunes athlètes de ces jeux primitifs luttent à outrance et s'étreignent convulsivement la colonne vertébrale. Camélia pousse un soupir en se voilant la face et dit avec un profond sentiment de dégoût :

Comprends-tu qu'une mère amène ici sa fille?
Fait-elle son devoir de chef de la famille?
Et l'on s'étonne, après des immoraux penchants
Qui changent en catins de pudiques enfants.
Voyons à qui la faute?...

AGLAÉ.

Ah! la mère imprudente,
Devrait-elle avoir peur d'être trop vigilante!...

CAMÉLIA.

La Croix-Rousse et Saint-Clair y prennent leurs ébats;
Il y a des vouyou, des filles, des soldats,
Tout ça grouille à l'envi dans une herbe fétide,
Linceul de la vertu d'une vierge candide;
Le premier pas est fait, on prend goût à ces jeux
Dont la pudeur s'alarme et qui blessent les yeux.
Qu'importe, quand la fille est devenue épouse
Elle revient encor revoir cette pelouse
Où son corps s'est sali.

AGLAÉ.

Je comprends ton courroux.
Fera-t-elle jamais le bonheur d'un époux?
Elever ses enfants, les couvrir de son aile....

CAMÉLIA (avec feu).

Peut-elle leur donner l'étreinte maternelle,
Celle dont l'âme impure étale avec orgueil
Le vice dont elle a touché trop tôt l'écueil...
Ange déchu, jamais elle n'est travailleuse;
Les labeurs sont trop durs pour la gent persilleuse,
Pour celle dont l'orgie a flétri les appas
En vendant à vil prix un cœur qu'elle n'a pas...
Et l'enfant qui naîtra de cette flétrissure
Portera sur son front le sceau de la luxure...
Innocente victime!... O! mœurs de l'âge d'or!...

AGLAÉ.

Ils sont loin, mais on peut les retrouver encor...

CAMÉLIA.

L'écueil de la vertu, c'est souvent la misère
Qui met sur le trottoir d'une allée ordurière
Celle qui, le matin, aurait fait le bonheur
D'un gentil ouvrier et d'un homme de cœur.
Dans un noir carrefour celle qui se hasarde
Ne sort pas d'un palais, mais bien d'une mansarde...

Jeunes filles, fuyez l'ivresse de l'orgie,
Ame pure vaut mieux que cette folle vie.

Les deux bas-bleus s'éloignent pensives. Aglaé entraîne son amie à Caluire où son oncle les attend pour souper... La courge y doit dominer. Homme prévoyant!...

ANITA.

TRIBUNAL DES COCOTTES

Compte-rendu du procès des petits journaux de
Lyon; curieux détails; condamnation des cinq
accusés; leurs derniers moments.

Une foule considérable, avide d'émotions, envahit de bonne heure l'enceinte ouverte au public. Des groupes compacts de curieux stationnent à la porte de l'édifice et témoignent, par leur animation, tout l'intérêt qu'ils portent à cette grave affaire.

Plusieurs notabilités féminines, munies de cartes de faveur, occupent les tribunes et font entendre des exclamations furieuses qui n'ont rien de sympathiques pour les accusés.

Vu la gravité des débats et leur longueur présumée, trois Cocottes supplémentaires assistent l'aréopage.

M^{lle} Camélia est au fauteuil de la présidence, et M^{lle} Angèle occupe le siège du ministère public.

A dix heures, les accusés sont introduits; leurs traits sont livides; on peut lire sur ces visages les angoisses cruelles qui les torturent depuis leur arrestation.

Ils sont au nombre de cinq. Guignol, Gnafron, la Tour-Pitrat, le Toqué et le Père Coquard. Ce dernier s'appuie sur des béquilles.

A défaut de gendarmes, six poissardes de la halle aux larges épaules, à la croupe rebondie contiennent les coupables.

Malgré l'affluence des dames, il règne un silence sépulcral.

Sur sa demande, un crachoir est apporté à M^{lle} Angèle.

LA PRÉSIDENTE. — Accusé Guignol, levez-vous. Quel est votre âge?

GUIGNOL. — Gnia 27 ans que je détrancanne mon éistance.

LA PRÉSIDENTE. — Tâchez de vous exprimer dans un langage autre que celui qui vous est habituel. Parlez français, si toutefois cela vous est possible. Où êtes-vous né?

GUIGNOL. — Au Mont-Cindre.

LA PRÉSIDENTE. — Vous mentez. Il résulte de la vérification de votre dossier et des recherches faites pour constater votre identité que vous êtes né à Crémieux. D'ailleurs, vos facultés ont toujours conservé le développement intellectuel du produit de la localité.

GUIGNOL. — Je ne le nie plus; mais j'ai passé mon adolescence à Caluire, chez mon oncle le vidangeur.

LA PRÉSIDENTE. — Nous ne l'ignorons pas, et c'est pour cela que votre amour pour le contenu de *ses tonneaux* s'est conservé chez vous au point d'en *parfumer* vos articles. Arrivons aux faits. Vous êtes accusé : 1° d'avoir attenté à la morale en vous servant d'expressions ordurières et peu dignes d'un écrivain qui se respecte; 2° d'avoir gravement offensé le beau sexe en lui attribuant une conduite déréglée et en la prenant pour point de mire de toutes vos rachitiques élucubrations. Qu'avez-vous à répondre.

GUIGNOL. — En ce qui forme le premier chef d'accusation, il m'était impossible de faire autrement. Je n'ai point reçu d'éducation, et si je me suis fait journaliste, allez, c'est bien malgré moi....

LA PRÉSIDENTE. — Comment cela?

J'étais perdu de dettes. Dans cette extrémité, je me suis adjoint deux ou trois plagiaires, aussi ignares que moi, et mon journal a d'autant plus obtenu de succès, que les expressions en étaient plus dégoûtantes. La curiosité publique est stimulée par ce nouveau genre de littérature; on se jette avidement sur ces balivernes où, en flattant les uns pour dénigrer les autres, je me suis rendu populaire à la grande joie de mon escarcelle.

LA PRÉSIDENTE. — Alors, ce n'est que l'appât de quelques gros sous qui vous fait agir; votre but n'est donc pas de moraliser vos concitoyens?...

GUIGNOL. — Eh! que voulez-vous que je moralise? Des hommes éminents qui avaient sur moi le double avantage de l'esprit et de l'exemple ont vainement essayé de parvenir à ce résultat; leurs efforts ont échoué devant l'indifférence humaine. Je n'ai jamais compté sur la conversion des Lyonnais, mais sur leur engouement pour tout ce qui est original.

LA PRÉSIDENTE. — Quelle perversité!... L'aréopage appréciera. Pourquoi dirigez-vous vos agressions de préférence contre les femmes?...

GUIGNOL. — C'est que je suis bien poltron. J'ai com-

pris que j'aurais moins à redouter en insultant un sexe faible qui ne pouvait que me mépriser et non m'infliger la correction qui m'était due.

LA PRÉSIDENTE. — Il vous méprise et prétend vous punir sévèrement de votre double lâcheté. Asseyez-vous.

(Guignol retombe anéanti sur le banc des accusés. — Un violent murmure se fait entendre dans la foule. On se demande quel sera le supplice de ce grand criminel. Le silence finit par se rétablir.)

LA PRÉSIDENTE. — Accusé, *Gnafron* n'êtes-vous pas le cousin de Guignol?

GNAFRON. — C'est de la banque tout ça; c'était une blague pour faire prendre mon journal, voilà tout.

LA PRÉSIDENTE. — Alors, vous vous jouez impunément de la crédulité du public. Vous placardez des affiches comme un vil charlatan. C'est une insulte à la bonne foi des Lyonnais.

GNAFRON. — J'étais jaloux du succès de Guignol, et j'ai supposé qu'en invoquant un brin de parenté et en singeant son patois, je pourrais aussi gagner quelques...

LA PRÉSIDENTE, avec explosion. — Mais c'est donc une infamie même but, mêmes principes que votre coaccusé. Au surplus, les mêmes charges vous accablent. Que répondez-vous?

GNAFRON. — J'ai copié Guignol pour ne pas faire four; mais le public commence à se lasser de nos turpitudes; dorénavant je chercherai un peu du neuf, et mes gravures seront plus décentes... J'ai déjà eu maille à partir avec la justice, et....

LA PRÉSIDENTE. — Le châtiment qu'elle a infligé à votre soi-disant cousin aurait dû vous guérir de vos exhibitions dégoûtantes. Asseyez-vous.

Accusé *Tour Pitrat*. Quels sont les motifs qui vous ont déterminé à....

LA TOUR PITRAT, interrompant. — Ah! Madame! moi, je ne suis pour rien là dedans. Ce sont des garçons épi- ciers de la rue Lanterne qui écrivent mon journal.

LA PRÉSIDENTE. — Ils auraient bien dû savonner les oreilles de leur gérant.

LA TOUR PITRAT. — Je sais bien que je suis un âne; mais je vous jure....

LA PRÉSIDENTE. — Assez. Lorsque l'on est de la race de ces quadrupèdes, on devrait quitter la plume pour prendre le licol. Le tribunal aura de l'indulgence pour vous, car votre feuille atteste que vous avez péché par ignorance.

LA TOUR PITRAT. — On a dû s'en convaincre. Mon but a été de créer un organe spécialement à la portée des pauvres d'esprit, ce qui assure à tous mes lecteurs l'entrée au paradis.

LA PRÉSIDENTE. — Vous irez certainement les rejoindre. Asseyez-vous.

Accusé *Toqué*. Dites-nous quel est votre mobile et votre but en écrivant des pareilles stupidités ?...

Le *Toqué* présente silencieusement un papier à l'aréopage. C'est un certificat délivré par un de nos célèbres médecins aliénistes qui déclare que l'accusé est complètement fou.

LA PRÉSIDENTE. — Nous passons outre. Vous êtes idiot,

cest un fait établi; mais fou, non ! Répondez à ma question.

LE TOQUÉ. — Le mobile qui m'a fait agir, c'est l'ambition d'écrire, d'avoir un nom. Tout en employant le pseudonyme, j'ai le soin délicat de me faire connaître à tous ceux qui ont le mauvais goût d'admirer ma prose éreintée. J'en suis cruellement puni ainsi que mes étiqués collaborateurs !... Nous sommes obligés de nous cotiser pour payer notre imprimeur. Il n'y a pas moyen de lutter davantage, nos ressources sont épuisées, et notre esprit l'est depuis longtemps.

LA PRÉSIDENTE. — C'est une sévère leçon pour ceux qui voudront acquérir de la célébrité à l'instar du perroquet de la fable.

Père *Coquard*. Approchez-vous, vous êtes souffrant, nous abrègerons votre interrogatoire. Quel est donc ce journal que vous publiez. Vous voulez donc suivre votre coaccusé *Tour Pitrat* ?...

LE PÈRE COQUARD. — Mesdames, la *Revue du Lyonnais* m'a tellement abruti que mes souvenirs sont aussi confus que mon éloquence. Je vous jure que je n'ai pas grand bénéfice dans ma feuille périodique, mais les bonnes d'enfants en rafolent, et quand je traverse Bellecour, je reçois avec orgueil leurs sympathies *garancées*... Oh ! l'habitude... de publier. Voyez, chez moi c'est une frénésie... Bon ou mauvais, il faut écrire...

LA PRÉSIDENTE. — Vous devriez bien vous corriger de cette manie, vous vous en porteriez mieux, et le public aussi.

LE PÈRE COQUARD. — Hélas ! je n'ai plus guère de temps à vivre, le ridicule m'a blessé au cœur. S'il m'était possible de traiter encore une question avant ma fin prématurée !...

LA PRÉSIDENTE. — Quelle question ?

LE PÈRE COQUARD. — On a découvert, en pratiquant des fouilles à Chaponost, une armure d'une grande valeur archéologique qui....

LA PRÉSIDENTE. — Assez de vos découvertes. C'est sans doute quelque vieux plat à barbe. Asseyez-vous. Les débats sont terminés.

La parole est à M^{lle} Angèle. Profond silence.

M^{lle} Angèle tousse trois fois et prend une prise, après quoi elle s'exprime en ces termes :

Vous venez d'assister à un affligeant spectacle et vous avez entendu les aveux des coupables. Leur perversité égale leur ignorance. Mais, sans contredit, Guignol est bien celui qui, en présence des charges qui devraient l'accabler, a fait preuve d'une audace et d'un cynisme révoltants. Voici un homme dont l'existence tarée ne lui laisse d'autre alternative que le suicide. Un beau matin il s'intitule journaliste, écrit de la *rengaine*, et, au moyen d'un baragouin immoral, met au pilori ce que notre ville a de plus respectable, et cela, en se posant comme vengeur des haines de quelques courtoufs de boutique, employés infidèles ou paresseux. Que son rôle est méprisant à cet époux des querelles de la vie intérieure !... Non contents de bafouer d'honorables commerçants, il a le triste courage de les livrer en *binettes* à la risée de quelques badauds. Que n'a-t-il pas dit sur

notre compte, mesdames, n'avons-nous pas au visage la souillure de sa bave immonde ?... Je requiers pour lui un supplice atroce. Ce *Gnafron* qui veut singer son soi-disant cousin mérite également un châtiment exemplaire !... Oui, mesdames, cet homme est aussi coupable que Guignol, n'a-t-il pas outragé la morale en mettant sous des yeux, qui pouvaient être vierges, des gravures dignes plutôt de tapisser les repaires de l'orgie. Point de pitié pour ce *pitre* de la débauche.

L'accusé *Tour Pitrat* est plus bête que méchant, c'est précisément ce qui le rend dangereux. Je m'en rapporte, en ce qui le concerne, à la sagesse de l'aréopage.

Le *Toqué* mérite toute votre sévérité. Cette ambition d'être journalistes sans en avoir les talents doit être punie.

Quant au Père *Coquard*, l'idole des frotteurs et des cordons-bleus, il faut prendre à son égard des mesures d'une sage prudence, sans quoi, il va entasser dans son musée archéologique toutes les ferrailles de la Grande-Côte. Je compte, mesdames, sur votre sévère impartialité dans l'arrêt que vous allez prononcer.

M^{lle} Angèle s'assied. L'aréopage cause à voix basse; cependant, on entend les mots de : mutilations..., attributs de la virilité, etc., la foule anxieuse se regarde en silence et n'ose se communiquer ses impressions. Au bout d'un quart-d'heure, la présidente s'exprime ainsi :

Accusé *Guignol*, vous êtes condamné à être empalé après avoir reçu préalablement un lavement d'acide sulfurique.

Gnafron sera rôti sur la braise et ses restes carbonisés serviront de pâture aux corbeaux.

Le *Tour Pitrat* sera conduit dans la rue Lanterne pour y être plongé tout vivant dans un tonneau de sirop de mélasse ou d'huile épurée à son choix.

Le *Toqué* sera expulsé de la cité lyonnaise; son lieu de résidence est Vénissieux où son ambition d'écrire trouvera un aliment inépuisable; il pourra traiter de la m...atière sur les betteraves.

Il est donné trois jours au père *Coquard* pour faire ses adieux aux Auvergnats de son quartier, puis il sera conduit à Albigny.

Les condamnés sont verdâtres. Les poissardes chargées de les surveiller les emmènent. Guignol, qui n'avance qu'en chancelant, reçoit un grand coup de pied à l'endroit désigné pour son lavement émollient.

La foule s'écoule en désordre se demandant d'un air effaré si le liquide qui doit servir au supplice de la *Tour Pitrat* sera livré à la consommation publique.

LUCRÈCE.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des détails de l'exécution des condamnés, leur fermeté, s'ils en ont à l'heure suprême. On assure qu'ils ont déjà fait des aveux de la plus haute importance sur la curieuse et infernale organisation de leur affiliation hétéroclite. Nous livrerons à la publicité. Ce qui préoccupe si vivement tous les esprits.

A mardi le troisième numéro et les révélations palpitantes.



TYPES MASCULINS

C'est une vraie tête de zouave, ce bon vieux papa Grand'culotte, — ainsi nommé parce qu'elles peuvent lui tenir lieu de gilet, — toujours tondu de frais et les manches retroussées en toutes saisons; vous le voyez infatigable dans son atelier. Ses ouvriers contemplent avec admiration le mouvement perpétuel de sa langue, qui décrit des évolutions fantastiques dès qu'on parle amour ou argent.

Ce tic est tellement expressif, que la chronique en a conclu que c'est un souvenir. Rigide comme un Spartiate, ses mœurs austères s'adoucissent cependant au contact des femmes mariées, et de préférence celles de ses ouvriers, qui, entre parenthèse, ne chôment jamais, attendu que leurs moitiés travaillent. Une grève le rendrait fou, et pour cause.

Pour une célébrité du parapluie, il n'est pourtant guère généreux. On m'a assuré qu'il existe à la montée Rey une de ses préférées dans une profonde misère. Lorsqu'on prend ses plaisirs, on devrait au moins en meubler le logis.

Pauvre femme! elle a failli, et, dans la crainte du renvoi de son mari, elle n'ose se dérober aux caresses immondes de ce bouc social...

Toutes les fleurs de son sérail n'ont pas, il est vrai, la même existence. Il en est qu'il comble de cadeaux. On rit, l'on chante au logis; les vieux y abondent; on y fait de pantagruéliques festins; le mari se soûle; alors tout va pour le mieux. Il est si bonasse. Saint Joseph, priez pour lui. Omœurs!...

Le bonhomme Grand'culotte a pour acolytes une demi-douzaine de vieux imbéciles qui applaudissent à sa prospérité, — qu'importent les moyens dont il s'est servi, — et lui tiennent compagnie. Parmi ces académiciens de la bêtise, un seul sait lire. La docte réunion étant au grand complet, on va au café, où le lecteur susdit, armé du journal et de ses lunettes, leur nazille le bulletin politique.

C'est vraiment un désopilant spectacle que celui de ces huitres dignes du crayon de Gavarni. La lecture finie, ils se retirent gravement en affirmant que M. de Bismarck est l'homme d'état le plus éminent de la rousse Albion. Ah! mon pauvre quartier Saint-Paul!...

Ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. Une botte de foin, s. v. p.

LUCRÈCE.

CHRONIQUE POUR TOUT LE MONDE.

Un vieux monsieur veuf, qui tient une buvette dans le centre de la ville, a pour habitude de ne conserver ses bonnes que lorsqu'elles partagent sa couche solitaire,

et se propose de congédier celle qu'il a actuellement, malgré son activité et sa probité.

Chose inouïe, le fils de ce barbon se trouve le rival également éconduit de l'auteur de ses jours. De là, complot pour priver d'emploi celle qui se refuse à leurs obsessions.

Prenez-y garde, messieurs; elle aime et est aimée d'un grand gaillard qui pourrait bien assouplir désagréablement votre épiderme scrofuleuse. Cessez donc de lui imposer vos conditions lubriques, qui lui répugnent trop.

La concurrence n'est pas l'âme du commerce, disaient avant-hier deux vierges cartonnées, se disputant un vouyou dans la rue Moncey. La lutte était terrible; les champions en nage et l'œil ardent. C'est que le pigeon en litige venait de toucher son mois. Quelle aubaine inespérée!

Mais, voilà qu'au plus fort de la mêlée, un lacet se brise... une jupe tombe... et les spectateurs ébahis aperçoivent une chemise masculine qui flottait majestueusement à la brise du soir, comme pour protester de la virilité de cette fille d'Eve. Tableau!...

Où diable a-t-elle pêché cette limace? dit un passant.

Dans un champ de persil, — répondit un loustic. — Cela se peut.

Quelle est la différence qui existe entre un tigre et une pomme cuite? C'est, me répondrez-vous: Que le tigre est cruel et la pomme ne l'est pas crue... elle. Bien deviné. La femme, à qui l'on a adressé le poulet ci-joint, ne ressemblait guère à la pomme. Il paraît qu'elle ne veut pas se laisser *enjoler* par un commis-poète des Terreaux. Ecoutez les lamentations du postulant:

CARISSIMA MIA

Ma prose te fait mal; eh bien! la poésie, Sans doute, charmera ta docte fantaisie. De l'amour platonique, écrit en méchants vers, Cela plaît quelquefois; la femme a ses travers; Elle aime avec transport les brûlantes caresses D'un idiot amant, ses stupides faiblesses. Lorsqu'on a célébré hautement ses vertus; Quand elle a recueilli des hommages de plus, Alors l'amant n'est plus, ce n'est qu'une victime; Triste impressario d'un sentiment intime. Fi de son désespoir! l'amour-propre est content. Divinité de marbre, elle veut de l'encens. Assise sur l'autel, fermant le sanctuaire, Sur ses adorateurs elle étend un suaire...

Ah! enivre-toi donc des plus ardents baisers; Compte les pulsations de nos cœurs embrasés; Epuise cette coupe, à sa brûlante place,

Mets-y, sans t'émouvoir, un sorbet à la glace...

Pauvre cœur isolé, vide de tout bonheur, Quel est ton avenir?... C'est un mal de langueur; Tu vieillis, en cherchant la passion idéale, Sur l'autel de l'amour en moderne vestale; Tu brûles des parfums à la virginité; Ton pénible holocauste est la stérilité... Pourquoi ne pas me dire: étouffe tes soupirs; Ceux qui m'aiment ne sont que d'amoureux martyrs... Ah! tu m'épargnerais de stériles pensées, Messagères du cœur dans ton amour placées!

Ventre-saint-gris, comme eut dit feu le roi de Navarre en pareille occurrence; voilà un *mange-miche* qui a de l'aplomb.

AGLAE.



AVIS.

Plus de Cafards!!!

La poudre Jouve, chimiste à Landerneau, les détruit infailliblement en vingt-quatre heures.

NOTA. Les taupes sont priées de ne pas pululler davantage, sans quoi le chimiste ci-dessus se verrait dans la nécessité de prendre contre elles de sévères mesures.

CORRESPONDANCE

A Brosse-Pif. — Lorsque l'on veut écrire de telles stupidités on prend la peine de les affranchir. A l'avenir on refusera vos missives.

A Mlle Pet en-l'air. — Si le vieux t'ennuie, dis-le à notre gérant, il lui donnera une boulette.

A un teinturier. — Il faut de la prudence quoique l'intrus ne mérite point de pitié. Nous verrons au numéro 3.

A Desmortier. — Quelqu'un te suit, ouvre l'œil.

A Célestine. — J'ai peur de ton caractère. Sois donc plus ferme dans tes inclinations.

Le propriétaire gérant,

J. M. GUBIAN.